

Nathalie Léger-Cresson

Le sens du calendrier



des femmes
Antoinette Fouque

Le sens du calendrier

© *des femmes*-Antoinette Fouque, 2020
33-35, rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

ISBN PDF : 9782721007872
ISBN PNB PDF : 9782721007896

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Nathalie Léger-Cresson

Le sens du calendrier

des femmes

Antoinette Fouque

ROBINSONNÉE

ÉTÉ 2004

*Sur les côtés de ce poteau carré, je faisais tous les jours une hoche,
chaque septième hoche avait le double de la longueur des autres,
et tous les premiers du mois j'en marquais une plus longue encore :
par ce moyen, j'entretins mon calendrier, ou le calcul de mon temps,
divisé par semaines, mois et années.*

Daniel Defoe, *Vie et aventures de Robinson Crusé*

1. Depuis que je suis sans toi, je t'écris souvent. Depuis que je suis sans toi, dis-je, mais aujourd'hui tu ne m'auras pas. Je ne me mettrai pas à gratter ces plaies et hurler en saignant, huit heures de rang à mon clavier. Labourant les douleurs au traitement de texte, avec épisodes de nostalgie, désir fou, violence, de tout, de toutes

sortes d'humeur, bien sûr, même la gaieté y passe. En huit heures sur le clavier, on voyage. Sélectionner, effacer, réécrire, huit heures pour une lettre d'une seule page où tout se chevauche, surtout ne pas envoyer et d'ailleurs à qui ? Puisqu'il n'y a plus de toi, ha ! Je t'écris et tu n'es plus toi, paradoxe inexorable... Je ne t'envoie rien mais t'écris souvent, quatre ans après, et encore, au bout de huit heures je me force à arrêter, non sans mal. Quatre ans après, huit heures, je suis exacte. Par contre ces nuits-là je n'écris plus de lettres expédiées à des gens choisis au hasard de l'annuaire, les pauvres.

Non, aujourd'hui je n'écris pas à ce toi disparu de mon horizon pour toujours. **Pour toujours**, ainsi qu'il fut prononcé par l'amour entre nous en d'autres temps retournés dans les limbes. **Aujourd'hui** quand je dis toi, c'est à un ou une toi que je ne connais pas. Comme un enfant de deux ans raconte au tapis la chute qu'il vient d'expérimenter dans l'escalier. Au tapis ? Pas si bête. À lui-même, pour saisir dans ses mots l'événement bouleversant. À lui-même, sans doute, mais dans ce plaisir il creuse une place pour toi. Il a gagné ce creux, en plus d'une bosse au genou, il faut bien dire que des bosses ou égratignures aux genoux, nous en avons continuellement, surtout en vacances. Pas de vacances sans croûtes aux genoux, quand c'était pas le droit, c'était le gauche. Voilà que nous partageons un souvenir toi et moi, es-tu content ? Ou contente.

Aujourd'hui est un mot joli que j'attrape par le **j** pour l'offrir aux toi qui courent, des égratignures aux genoux, dans des contrées dont j'ignore jusqu'au nom. Contrées... n'exagérons pas le retentissement de ces lignes – si jamais je vais jusqu'au bout et quel bout, où est le bout, y a-t-il un bout, un bord? Ceci dit, j'ai trouvé dans certaines supérettes, à mille milles de tout lieu habité, des ouvrages poétiques improbables, soldés en tas dans un caddie. Le démon de la faillite avait saisi le libraire ou l'éditeur, bradant son fonds sur un parking. Ainsi, faillites et circulation effrénée des marchandises, on ne peut écarter l'hypothèse qu'un ouvrage, fut-il modeste-ment tiré à deux cents exemplaires, finisse par atterrir, tiens, sur les genoux de la grand-mère d'un hôtelier grec. J'en connais une, grand-mère, qui passe la journée assise dans le hall, souriante, fripée, vêtue de noir à Delphes. Mon cousin Alex, si je lui offrais un de mes exemplaires d'auteur, pourrait oublier le bouquin sur la table basse du hall. Voire sciemment l'abandonner pour délester son sac à dos, afin d'y mieux caser la couverture de survie d'une jeune touriste slovène, par galanterie et plus si aff. La trahison est un thème qui risque de poindre dans ce roman, j'en ai peur, poindre comme cent têtes d'icebergs dans l'océan paisible.

Je n'ai pas vu le film *Titanic* – on tente de résister aux déferlements du marketing, ensuite on le regrette car on se sent isolée donc bête. Isolée comme une bête au piquet. Il doit être réconfortant de partager ce film avec ces toi, on se dit. De les partager à la surface de l'océan

comme nous partageons déjà tant de ces choses du dehors : par exemple les jardins publics. J'y pense car tout à l'heure j'ai traversé le Luxembourg – le jardin parisien, pas le Grand-Duché – en plein soleil radieux d'un mois de juin annonciateur d'une deuxième canicule dévastatrice. Et nous partagerons bientôt les semelles des tongs fondant dans le bitume, tandis que dans les chambres de bonnes, excuse : de service, s'étiolent les vieillards.

Ce soleil multiplié par les arbres du Luxembourg dans la naissance de l'été était pur triomphe mais, juste avant, une autre ode à la sève m'avait dérangée. Un homme, manifestement, on ne surprenait rien d'autre de son anatomie, perturba ma promenade en se masturbant à la vue des passants, dans sa voiture garée rue Notre-Dame-des-Champs. Peut-être une intention sacrilège ? Moi qui ne suis pourtant plus une enfant j'ai été gênée. On pourrait se demander pourquoi ce spectacle reste agressif pour moi, donc, j'imagine, pour la plupart des femmes, et peut-être des hommes, se renseigner, qui pourtant ne sont plus des enfants. Mais au fond cette question ne m'intéresse pas tellement.

Donc je disais : **aujourd'hui est un mot joli !** *Au jour d'ui* : au jour où on est.

Jour a supplanté **di**, indo-européen encore en vigueur en 842 si tu te rappelles bien, **di** présent dans Dieu et qui contient l'idée de briller, de la clarté. Disparu le **di** ? Tous les jours on le prononce sans se rendre compte de ce petit diamant sur nos langues : lundi, mardi...

J'aimerais savoir, je te demanderais bien ton avis: tu crois que tous les peuples ont sept jours de la semaine? Sept jours qui reviennent inlassablement? D'accord, 4 fois 7 égale 28 jours par lesquels les femmes sont liées à la Lune – réjouissons-nous, ohé, de cette ronde en duo dans l'univers, gamètes et planètes... ého, nous nous réjouissons. Donc, 28 jours entre deux lunes, 28 comme unité à découper en parties égales, admettons. Là, tu divises 28 en prenant des cailloux, des galets au bord de l'eau, enfin bref, ce que tu trouves, je ne suis pas à côté de toi quand même à te tenir la main! Bon, des brindilles si tu veux et s'il n'y a pas trop de vent, ou des signes dans le sable, d'accord mais attention aussi au vent. Allons-y:

****/****/****/****/****/****/****/

Voilà. Spontanément j'aurais découpé le mois lunaire en 7 semaines de 4 jours. Bien sûr *et le 4^e jour il se reposa*, ça fait flemmard. Alors 2 fois 14. *Et le 14^e jour il se reposa*, c'est mieux mais j'en connais qui ne seraient pas contents. Pas moi, ça m'est égal, les dimanches, les mardis, les jeudis sont pareils. Donc 14, peut-être des peuples ont-ils compté ainsi, il faudrait se renseigner.

D'accord, c'est moi qui m'en occupe. Je te ferai part du résultat de mes investigations. En attendant, je continue.

De mon sixième étage, je profite des toits de Paris et de la conversation téléphonique du voisin accoudé à sa fenêtre, le portable à l'oreille. Des oiseaux chantent,

alors qu'il n'y a de végétation que sur quelques balcons mais ça leur est égal aux oiseaux, ils s'égosillent sur les toits de Paris, là est leur vocation. Et tous les matins, à la belle saison, ils me réveillent. Souvent c'est un merle qui se perche sur certaine cheminée d'où il obtient des toits environnants un écho remarquable. Il faut l'entendre chanter à tue-tête et se répondre à lui-même, pensant que c'est un autre. Enfin, je ne suis pas dans sa tête, il faudrait l'avis de Konrad Lorenz.

– TUI TUI TUIIIII!

– Tui tui tuiiiiiiiiiiii!

Des heures comme ça. L'autre **di** je l'ai enregistré entre 5 h et 5 h 30, j'ai la cassette si tu... J'en parle quelquefois autour de moi. Je ne veux pas dire autour de moi le voisin au téléphone, ni autour de moi dans le quartier mais autour assez loin géographiquement. Car il m'arrive de descendre et m'éloigner de ma chambre, de descendre et de parler avec des personnes quand je suis invitée, par exemple, à manger et à boire et à converser, tu sais. À des rencontres dans la rue aussi, j'en ai parlé. Ou encore à un homme grand et gros que je vois de loin en loin pour faire l'amour. C'est un merle! répondent-ils tous. Même quand je l'ai préalablement mentionné. C'est sûrement un merle! aiment-ils à répéter, comme si c'était le scoop du siècle. Alors je leur confirme: oui, c'est un merle, il est noir avec le bec jaune et il fait TUI TUI TUIIIIIII.

Cet oiseau sur sa cheminée est si occupé de son chant, si obstiné. On dirait le minuscule oiseau mécanique dans

sa cage dorée que j'admiraïs, enfant. Avec mon cousin Alex, on n'avait pas le droit d'y toucher. L'oncle ou la tante remontait la clef et nous, bouche bée, têtes levées à se dévisser vers la commode où sa cage était posée, on le regardait chanter et battre des ailes. De même, on croirait qu'aucune force au monde ne pourrait détourner ce merle de son chant. Chaque fois, j'essaie de surprendre l'instant où il s'envole, de voir s'il se tait avant de déployer ses ailes ou s'il continue à chanter en s'envolant. J'aimerais savoir ce qui le fait partir, l'ivresse de son chant ou bien la lassitude, un bruit soudain qui l'effraie ou l'espoir de rejoindre son écho. Mais chaque fois, je le rate. Je me tiens longtemps à la fenêtre sans bouger, aux aguets. Je m'éclipse juste un instant pour boire un verre d'eau ou passer l'éponge sur la table et quand je reviens, il est parti. Peut-être exprès m'épargne-t-il.

On rêverait d'un lien avec cet oiseau, de l'apprivoiser. Non, en fait non, ou alors pas trop. Car j'aime approcher ainsi, par effraction, sa vie d'animal libre. J'ai toujours été enthousiasmée de surprendre les animaux sauvages. Euphorique! Pas toi? Pas des tigres ni des rhinocéros mais des lièvres, des chouettes, ou ce jeune chevreuil juste après l'éclipse du Soleil, tu sais, en quelle année était-ce... Il se croyait tranquille dans l'aube mais c'était en pleine après-midi et j'ai pu le contempler de près, à loisir admirer sa beauté. À quatre pattes, par discrétion, en faisant mine de brouter comme lui. Il a tourné plusieurs fois la tête vers moi, j'ai mis mes yeux dans

les siens et fondu en admirant sa grâce. Ses oreilles ont fouetté l'air, il m'a bien vue mais pas identifiée comme une dangereuse humaine. Un bon moment, avant de se ressaisir et filer comme une flèche. J'ai d'ailleurs la même impression avec cet amant grand et gros, qui fait dans mon existence des irrutions tonitruantes.

2. Je parle beaucoup d'animaux mais loin de moi l'idée de négliger les cailloux. Ma collection de galets représente plusieurs décennies de promenades, à différentes altitudes géographiques et personnelles, selon l'âge et la station, verticale quand on se promène, horizontale quand on se repose au bord de l'eau. Je les sors pour les classer, foutre le bordel, trouver des rythmes entre les formes. Le son qu'ils font quand on les entrechoque est aussi réconfortant que le contact du galet dans la main. Hélas, aucun toi n'a jamais voulu m'accompagner dans cette manière de jeu et si je n'avais pas l'espoir que cela change un jour j'en concevrais de la honte. Tiens, je pourrais toujours lancer des stages dans les entreprises : *Développement personnel et Galets*. Je le note dans mon agenda à la page *Idées pour faire fortune*.

Une fois, j'ai inventé un dialogue d'une demi-heure entre deux cailloux, des cailloutes plus exactement, dans un désert. Elles attendaient le retour d'un berger, croisé 3 000 ans auparavant, dont elles étaient amoureuses. Il les avait ramassées et gardées longtemps dans sa main en marchant, avant de les lancer vers des brebis turbulentes. Depuis, les deux cailloutes parlaient parlaient et

l'attendaient, alertées au moindre bruit, à la plus petite ombre d'oiseau tous les dix ans. Mais il me reste à écrire une vaste épopée minérale, à partir d'une aventure vécue. En voici en gros la teneur :

**Histoire du di où je n'ai pas vu Pétra,
et de la découverte qui quelque peu m'en consola**

Une famille de touristes français cherche depuis la rive israélienne de la mer Morte à gagner en voiture Pétra. Si tu ne connais pas : Pétra est une cité antique taillée à même d'énormes falaises dans le désert de Jordanie. Nulle embrouille politique ou militaire n'entrave à l'époque ce projet. Hélas, nos amis s'écarterent de la route principale et, rapidement, s'égarent en plein désert. Le conducteur, yeux bleus, très Lawrence d'Arabie, extrait régulièrement son mètre quatre-vingt-dix de la voiture pour interroger des Bédouins surgissant partout de nulle part, ici, puis là, parlant avec eux dans une langue étrange. Mixture sonore élaborée par la chaleur de ce désert dont les teintes – observe en son for intérieur l'épouse de Lawrence tassée entre ses nombreux cousins Alex – semblent un reflet minéral de l'éventail des carnations humaines.

Les pistes en pointillé les bringuebalaient jusqu'à un plateau au-delà duquel la voiture ne passe plus. D'autant plus regrettable que l'on discerne, en plissant les yeux et avec un effort d'imagination, les colonnades et les frontons des temples

taillés à même la roche qui s'élèvent au loin. Deux Bédouins, encore surgis d'une dune invisible, les montrent du doigt. Un cousin Alex est malade, quarante de fièvre, pas question de le laisser dans cette fournaise pour gagner Pétra à pied.

Le temps d'avaler la longue couleuvre du renoncement, nos amis s'étirent, font quelques pas, s'imprègnent de la splendeur voilée, inaccessible. Mais aussi du lieu où ils sont. Du moins est-ce le cas de la femme de Lawrence qui admire un Bédouin campé sur une éminence minérale, la main en visière, regard d'aigle sur les lointains, vent dans la djellaba. Et notre observatrice de réaliser, toujours en son for intérieur, que depuis des millénaires l'homme se juche sur des éminences, la main en visière, le vent dans les voiles pour scruter l'horizon.

De retour chez elle, un dictionnaire lui apprend que les tréfonds de la langue témoignent de l'éternité de cette posture ! Le mot pierre vient certes de *petra*, latin, mais ce mot aurait une racine grecque présente dans les mots spectacle, spéculum... comportant l'idée de la vision. L'explication donnée par le dico est que les Grecs grimpaient sur des éminences rocheuses pour scruter la mer, et guetter les bateaux qui tardaient à revenir au port, en oubliant parfois de changer les voiles, mais c'est une autre histoire.

Celle de mon épopée minérale s'arrêtera ici.

Les **di**, les pierres, je m'aperçois que j'ai déjà parlé deux fois déjà d'étymologie. Désolée. Rien d'exaspérant comme les ficelles et la routine, elles bloquent l'ouverture au vent du large qui partout peut surgir et nous emporter. Partout, n'importe quand, il faut se tenir prêts. J'ai ainsi vu samedi un opéra dans une banlieue, un opéra mené par des amis à moi qui sont d'excellents musiciens classiques, des virtuoses : mon ami M, le chef d'orchestre, et mon amie M, la violoniste. Je ne connaissais pas les autres musiciens, ni les profs, ni les trois cents enfants des écoles, qui chantaient sur la scène de ce théâtre archimoderne et bourré de monde. Une foule venue pour les enfants chahuteurs et ravis qui n'entendaient plus leurs parents : Vas-y Kevin ! Jennifer, regarde le caméscope ! La musique était par-dessus, était vent du large et nous étions heureux.

Ici, tu pourrais penser à la dernière fois que tu as hurlé de joie dans le vent.

Quand on est dans la débîne, au fond du trou, parfois ça dure, le vent du large passe loin en altitude et on ne se souvient même plus comment c'était. Ah oui, on se dit parfois, les jardins, les jets d'eau, ton sourire... Et là quand on se souvient, c'est pire. Au fond du trou, le sol continue à descendre. Des gens t'affirment : au moins quand on a touché le fond, on ne peut que remonter ! Quand on demande jusqu'à quel niveau le fond peut descendre, ils restent évasifs.

Une nuit j'ai rêvé que je tombais toute droite, lentement, dans un trou toujours plus profond dans la terre. Verticalement, à pic, lentement. Un trou dans une pelouse que je fréquente pourtant depuis mes premiers pas. Mes parents – je ne voyais bientôt plus que leurs têtes toutes petites – me lançaient des cordes trop courtes. Je n'étais plus une enfant, ils ne pouvaient plus me sauver. Ma mère réussissait parfois, en étirant son corps au prix d'un effort immense pour m'attraper la main, à me faire remonter d'un cran, mais ma main glissait et je retombais. Mon père ne pouvait pas me tendre le bras, il était là mais venait de mourir. Drôle de phrase... Salut c'est moi, je viens de mourir.

Mon père, je ne sais plus si j'ai parlé avec lui de la Direction. Car pour moi il y a une chose très importante, hormis les animaux, les cailloux et les ficelles trop visibles ou trop courtes, après j'en aurai fini avec les présentations, c'est la Direction.

La Direction dans laquelle la Terre tourne est parfaitement indifférente à la quasi-plupart de l'humanité qui se laisse rouler dans l'espace infini, enfin, infini c'est loin d'être acquis, en se contentant de savoir vaguement que la planète tourne autour du Soleil, avec la Lune qui lui fait des ronds autour. En se contentant de savoir mais sans y penser: as-tu conscience qu'à chaque anniversaire tu boucles un tour de plus autour du Soleil? Mais revenons à la Direction. Savoir que quand je regarde vers l'ouest, je pique du nez dans l'inconnu, alors qu'en me tournant vers l'est, je tombe carrément à la renverse, au risque de

m'étaler les quatre fers en l'air en cas d'accélération, ça ne bouleverse pas grand monde. Et pourtant! Il y a même un vent, appelé force de Coriolis, qui est dû à la rotation de la Terre. Si je regarde vers l'ouest, les bras ouverts à l'espace dans lequel je plonge, je me prends ce vent dans la figure. D'ailleurs c'est à cause de lui que l'avion va plus vite quand tu fais Bogota-Paris que Paris-Bogota.

Le jour où je rentrais de Bogota à Paris, une petite dame était assise près de moi et je pleurais. Elle n'arrêtait pas de nouer et dénouer les deux baluchons contenant tout son bien. Sa fille était venue la chercher pour l'installer avec elle à Paris, Bogota étant devenue trop dangereuse pour une petite dame seule. On peut l'assassiner dans son appartement juste pour voler sa télé, m'a dit la fille. Moi j'étais contente de pleurer à côté de cette dame, antique, fragile et douce. Elle rouspétait: Ces gens qui marchent dans le couloir, ils vont nous faire tomber l'avion!

À un moment, elle a sorti d'un baluchon un cygne en porcelaine qui faisait coupe à bonbons. Elle le gardait depuis le baptême de sa fille. Qui aurait cru que ce cygne, moulé dans une usine andine trente ans plus tôt, devrait un jour traverser le monde pour échapper aux assassins? C'est pourquoi il n'est pas impossible que mes lignes te parviennent un jour, où que tu sois.

Évidemment je me demande si ce que je te raconte... **oh, tu es là?** Je me demande si ça t'intéresse. J'ai peur que ça ne t'intéresse pas mais alors, me dis-je, il faut trouver d'autres toi. Car il existe forcément des toi. Le seul

BIBLIOGRAPHIE

Éditions Belin

La Voix du Jaguar, écrit avec Clarisa Ruiz,
illustrations de Pedro Ruiz, Belin, 2006

Éditions Hachette

Paul Farce, roi des blagues,
illustrations de Béatrice Alemagna, Hachette, 2000

PIÈCES RADIOPHONIQUES RÉALISÉES PAR FRANCE CULTURE

Tim et Savon, réalisation Marguerite Gâteau, 2006
(« Mauvais genres »)

La Puce de Cortes, réalisation Marguerite Gâteau,
2004, rediffusion en 2005

Rose et Blanche, deux cailloux dans le désert,
réalisation Claude Guerre, 2002
(publiée dans la revue *Toute la Lire* en 2015)

THÉÂTRE

La Menace au sérieux,
collection « L'Instant théâtral », L'Harmattan, 2009

POÉSIE

Bref et tourbillonnant,
lithographie de Jacques Vimard, Éditions Barbova, 2008

L'amour a fait naufrage. À Paris, sous les toits, la narratrice grave son calendrier comme Robinson Crusoé. Elle échafaude aussi d'audacieuses architectures de petites cuillères ou note des idées pour faire fortune. Dans son hamac, elle accueille enfants ou amants, échos du dehors, rêves ou cauchemars du dedans.

Ce livre est son journal doux-amer, tissant réalisme, poésie et contes cruels. Il s'adresse à celui/celle qui lira peut-être (*dis, tu es là?*).

Rien ne s'efface, tout s'entrechoque au fil de quatre saisons plus une : quinze ans après, en 2020, tout a changé. Mais le temps joue des coïncidences, et la réalité avec la fiction.

Nathalie Léger-Cresson est née à Paris en 1960. Elle passe quatre ans dans les champs au Mexique pour son doctorat en biologie, puis écrit. Elle publie d'abord pour la jeunesse. Autrice d'une pièce de théâtre et de fictions radiophoniques pour France Culture, elle anime des ateliers d'écriture, notamment à l'École de la deuxième chance de Seine-Saint-Denis. Ses trois derniers livres, *Encore et Angkor* (2012), *Hélice à deux* (2014) et *À vous qui avant nous vivez* (2018) ont été publiés aux éditions *des femmes*-Antoinette Fouque.